

DOMINIQUE LENFANT

Professeur d'histoire grecque
Université de Strasbourg
UMR UdS/CNRS 7044 ARCHIMÈDE
<dlenfant@unistra.fr>

Les malentendus culturels entre Grecs et Perses

(VI^e-IV^e siècle avant J.-C.)

Durant les deux siècles qui précéderent l'expédition d'Alexandre, les contacts entre Grecs et Perses furent loin d'être chose rare, car cette période coïncide avec l'existence de l'empire perse achéménide dont le fondateur Cyrus avait étendu les frontières jusqu'aux rives égéennes de l'Anatolie, où vivaient des Grecs qui s'y étaient établis de longue date. Dès la soumission des cités grecques d'Asie à l'extrémité occidentale du continent, des Grecs et des Perses se sont donc couramment fréquentés. Et à partir du V^e siècle, des contacts réguliers se sont également établis avec des Grecs d'Europe : on connaît les grands affrontements que furent les guerres médiques, expéditions que les Perses menèrent en Europe afin de soumettre à leur loi des cités grecques telles qu'Athènes, mais il faut aussi songer aux relations plus pacifiques qui s'instaurèrent au fil du temps, que ce fût par l'envoi de missions d'ambassade ou par le biais de déplacements individuels, puisqu'il n'était pas rare de voir des exilés politiques grecs trou-

ver refuge dans l'empire perse et des particuliers se mettre au service du roi de Perse ou de ses gouverneurs, les satrapes.

De la sorte, des Grecs et des Perses se sont trouvés en contact, se sont observés, ont dû réagir aux actions des ressortissants de l'autre culture et pour ce faire interpréter leur comportement, avec des risques d'erreurs liés à l'absence de maîtrise des codes culturels de l'autre – ce qu'on peut appeler des malentendus culturels. Alors que cette notion paraît ainsi couler de source, on constate qu'elle n'est apparue qu'assez récemment dans les études modernes sur les rapports entre Grecs et Perses. Ce que j'entends proposer ici n'est cependant pas une synthèse sur l'existence de malentendus culturels, mais plus modestement quelques observations sur l'usage de la notion de malentendu par les historiens modernes s'agissant des relations entre Grecs et Perses et sur les difficultés que cet usage peut soulever dans certains cas.

La notion de malentendu culturel : une émergence tardive

Pendant des siècles, les historiens et lettrés ont eu tendance à embrasser le point de vue des Grecs sans se poser la question de malentendus éventuels. Et le recours à cette notion résulte, en fait, de plusieurs facteurs d'évolution plus ou moins récents. Il s'agit, d'abord, de l'histoire de l'empire perse qui, depuis le XIX^e siècle, a subi deux changements majeurs avec, d'une part, le déchiffrement et la prise en compte de documents non grecs sur l'empire, comme par exemple les inscriptions royales perses qui ont permis d'éclairer l'idéologie du pouvoir impérial, et, d'autre part, une mise à distance critique des textes littéraires grecs, qui dominant la documentation narrative disponible, mais qui sont fortement biaisés par des préjugés anti-perses¹. S'y ajoute, à partir de la fin du XX^e siècle, le développement des études sur les relations interculturelles².

Il faut préciser à ce stade qu'étant donné la maigreur de la documentation perse sur la manière dont les Perses eux-mêmes interprétaient les actes, paroles et usages grecs³, on ne peut guère traiter que des malentendus culturels auxquels les Grecs sont sujets à propos des Perses, et non de l'inverse. La notion de malentendu culturel intervient donc ici pour se référer à des interprétations grecques que l'on juge erronées. Il convient de s'entendre, en outre, sur la définition générale de l'expression, qui suppose certes qu'il y ait divergence et erreur d'interprétation, mais repose aussi sur deux autres composantes : en premier lieu, le contresens doit être réel, c'est-à-dire subi et non intentionnel – un caractère qui, on le verra, n'est pas toujours facile à établir dans le cadre d'un texte littéraire qui répond à une certaine « stratégie » ; en second lieu, le qualificatif de « culturel » suppose que le malentendu ne soit pas seulement lié à la compréhension individuelle, mais qu'il tienne à des différences entre culture de réception et culture perçue – ce qui peut aussi poser des difficultés propres dans le cas qui nous

occupe, puisque bien des aspects de la culture (perse) perçue nous sont précisément connus à travers la culture (grecque) de réception.

Littérature grecque et confrontations culturelles

Cela dit, la littérature grecque n'est sans doute pas le pire champ d'étude qui soit en matière de différences culturelles, puisqu'il s'agit d'une thématique très présente dans la pensée grecque, et pas seulement sous la forme schématique d'une opposition connotée entre Grecs et barbares. Le récit d'Hérodote est à lui seul très riche en précisions sur les différences de coutumes et de perceptions. On y trouve même une anecdote fameuse visant explicitement à illustrer le fait que chacun juge ses propres coutumes supérieures à celles des autres sans chercher à saisir la logique de ces dernières. Le roi Darius fait, en effet, venir à sa cour des Indiens et des Grecs à qui il fait subir un test éloquent : il demande d'abord aux Grecs s'ils seraient prêts à manger le corps de leur père après sa mort, à quoi ils répondent sans hésiter par la négative, puisque, de leur côté, ils brûlent leurs morts ; puis il demande à des Indiens qui ont, quant à eux, coutume de manger le corps de leur père après sa mort s'ils consentiraient à le brûler, ce qui ne manque pas de leur faire pousser les hauts cris (III, 38). Au-delà de cette historiette, Hérodote manifeste dans toute son œuvre une conscience aiguë de la diversité culturelle⁴.

Néanmoins, les auteurs grecs, Hérodote comme les autres, insistent avant tout sur les oppositions de valeurs, qui nous apparaissent sous des formes stéréotypées : ils répètent, par exemple, que les Grecs placent au-dessus de tout la liberté, quand les Perses privilégient la loyauté envers leur roi – loyauté que les Grecs évoquent plus souvent de manière polémique et péjorative en parlant de servilité. Il arrive certes que des auteurs évoquent ou dénoncent des malentendus faits antérieurement par d'autres Grecs. C'est ainsi qu'Héraclide de Kymè, auteur d'un

petit ouvrage sur les Perses, décrit ce qu'on appelle le dîner du roi, où l'extrême abondance des mets n'est pas donnée comme un signe de goinfrerie comme l'ont suggéré d'autres auteurs grecs, mais comme la marque d'un système rationnel et bien pensé, visant à distribuer des rations alimentaires à quantité de dépendants du roi, qui n'en reçoivent individuellement qu'une portion modérée⁵. Mais il reste rare, au total, que les auteurs grecs évoquent de telles erreurs d'interprétation. Et ces erreurs d'interprétation portent sur des pratiques perses en général, et non pas sur des actes et paroles précis. Prenons un exemple : à la fin du VI^e siècle av. J.-C., Athènes dépêche auprès du gouverneur perse d'Asie Mineure des émissaires chargés d'obtenir l'alliance des Perses contre Sparte. Le satrape accepte, à condition qu'ils accordent au roi « la terre et l'eau », ce qu'ils acceptent de faire, mais Hérodote rapporte qu'à leur retour ils sont désapprouvés par leurs concitoyens (V, 73). Or, à aucun moment Hérodote ne précise s'il y a eu malentendu et ce sont les historiens modernes qui souvent supposent que les émissaires n'avaient pas compris que donner la terre et l'eau consistait à reconnaître formellement sa soumission au roi, en échange d'une non-agression – une supposition qui ne peut en fait se muer en certitude, car on peut tout aussi bien douter que les émissaires athéniens aient réellement pu croire qu'on ne leur demandait rien de significatif.

De fait, malgré la variété des points de vue grecs et la dimension critique de certains d'entre eux, les Grecs ne font guère état de malentendus survenus dans les relations concrètes entre Grecs et Perses. Ils font même comme s'il n'y avait pas de difficulté de communication entre Grecs et Perses, y compris sur le plan linguistique. C'est bel et bien dans les interprétations des modernes qu'intervient donc la notion de malentendu culturel, particulièrement à partir des années 1980.

Malentendus supposés

Citons quelques exemples de ces malentendus supposés.

1) Les Grecs, dit-on, ont cru à tort que les Perses considéraient leur roi comme un dieu. Pierre Briant parle ainsi du « contresens grec sur la divinité du Grand Roi »⁶.

2) Les Grecs avaient coutume de qualifier l'ensemble des sujets du roi d'esclaves. Ce serait dû, selon tel historien, à un contresens grec sur un terme perse qualifiant les sujets de l'empire: ce terme, les Grecs l'auraient traduit à tort par le mot qui chez eux désignait les esclaves. Il y aurait là une simple méprise⁷.

3) Selon telle autre historienne, les relations personnelles entre des Grecs et des Perses se seraient soldées par des échecs en raison de malentendus culturels⁸ et plus précisément du fait de la discordance entre deux codes culturels en ce domaine des relations personnelles. L'illustration en serait la relation entre l'ambassadeur de Sparte Antalcidas et le roi de Perse, une relation dont la nature même aurait fait l'objet d'un malentendu: d'après elle, l'ambassadeur de Sparte a cru qu'en lui offrant un cadeau et en lui accordant l'hospitalité, le Grand Roi avait contracté avec lui un lien d'hospitalité sur le modèle grec (soit un lien égalitaire et réciproque) et il s'est imaginé que de ce fait le roi lui serait un fidèle soutien, alors qu'en réalité (et selon le système perse) tout lien avec le souverain était nécessairement inégalitaire.

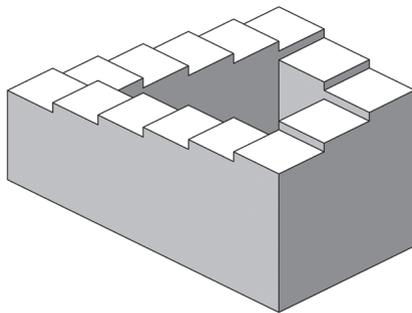
4) Les dons du roi, cadeaux diplomatiques qui permettaient au souverain de s'affirmer dans sa position de supériorité (selon le système perse), auraient été compris à tort par les Grecs comme des tentatives pour corrompre leurs ambassadeurs⁹.

Ce ne sont là que quelques exemples¹⁰, mais ils sont parmi les plus couramment cités. D'autres pourraient être relevés, avec dans certains cas une pertinence indéniable¹¹. Mais je voudrais plutôt m'appuyer sur ces quelques exemples pour mettre en lumière les difficultés que soulève parfois le recours à la notion de malentendu culturel dans ce domaine précis des relations gréco-perses antiques.

Difficultés documentaires

Les principales difficultés ou réserves que peut soulever le recours à la notion de malentendu sont de trois ordres. La première est directement liée à l'état de nos connaissances: juger du malentendu suppose que de notre part les choses soient « bien entendues », ce qui est loin d'être toujours acquis. Dans certains cas, c'est vrai, la prise en compte de la documentation non grecque à notre disposition nous permet de trancher: elle nous permet, par exemple, d'affirmer que le roi de Perse n'était pas considéré comme un dieu par les Perses¹². Mais, dans d'autres cas, il n'est pas sûr que nous en sachions assez pour nous prononcer. Par exemple, le terme grec signifiant esclave (*doulos*) et volontiers employé par les Grecs pour qualifier les sujets de l'empire traduisait-il réellement un terme perse, comme on le suppose parfois? En l'absence de parallèle sûr ou de document bilingue, il est impossible de l'affirmer¹³ et il convient de préciser le caractère incertain des hypothèses formulées.

À la question « Les Grecs ont-ils toujours compris les actions et intentions des Perses? », la réponse est sans doute négative. Mais bien souvent nous sommes aussi perplexes qu'eux, comme c'est le cas, par exemple, face à ces satrapes qui se font souvent la guerre entre eux pour délimiter leur sphère d'influence respective sur le territoire même de l'empire perse, apparemment avec l'aval du roi. Il n'est donc pas rare que l'incertitude vienne des insuffisances de notre documentation perse.



Malentendus modernes

À cette difficulté qui ne dépend pas de nous s'ajoute un deuxième écueil possible, contre lequel une certaine vigilance devrait cependant pouvoir nous prémunir. Il semble, en effet, que, dans certains cas, des historiens modernes aient supposé à tort un malentendu grec et que, séduits par la notion, ils aient eu des textes une lecture un peu trop hâtive.

Premier exemple: les Grecs ont-ils réellement cru que les Perses prenaient littéralement leur roi pour un dieu? On ne lit rien de tel chez Hérodote, qui consacre un développement à la religion perse, ni chez les autres auteurs qui, à des époques plus tardives, ont décrit pratiques et croyances des Perses. Au contraire, selon un procédé usuel chez les Grecs (couramment appelé *interpretatio Graeca*), les dieux des étrangers étaient vus comme étant les mêmes que ceux des Grecs, tout en étant simplement vénérés sous d'autres noms et selon d'autres rites. Parmi ces dieux des Perses tels que les représentent les Grecs, il n'est jamais fait place au roi de Perse. De plus, des historiens modernes font parfois dire aux Grecs des choses qu'ils ne disent pas: concernant le rapprochement entre la position de roi et celle de dieu, les auteurs grecs disent le plus souvent non pas que les Perses considéraient leur roi comme un dieu, mais qu'ils le traitent comme un dieu, ce qui est différent. Le contexte dans lequel intervient régulièrement cette comparaison entre traitement réservé à un dieu et traitement accordé au roi de Perse est l'évocation de la prosternation (*proskynésis*), mouvement d'hommage qu'il fallait accomplir en présence du souverain et que les Grecs réservaient, quant à eux, à leurs dieux, si bien que certains Grecs avaient, disait-on, refusé de l'effectuer devant le roi de Perse. Malgré les apparences, l'opposition n'est pas tant d'ordre religieux que politique, et la prosternation est aux yeux des Grecs un symbole d'inégalité qui n'a rien de saugrenu. Du reste, les historiens actuels de l'empire perse, qui se fondent sur toutes les sources disponibles (inscriptions royales et reliefs monumentaux notamment), soulignent que

le roi avait manifestement, dans les représentations symboliques des Perses, une position intermédiaire entre hommes et dieux¹⁴. Il n'y a donc pas lieu de parler, comme l'ont fait certains historiens, de contresens grec sur la divinité du Grand Roi¹⁵.

Un deuxième exemple de malentendu moderne touche l'échec de la relation personnelle entre le roi de Perse et l'ambassadeur spartiate Antalcidas. Certes, il ne fait guère de doute que les liens entre le roi et les autres étaient nécessairement conçus par les Perses comme inégalitaires. En revanche, rien ne permet d'affirmer que les Grecs l'aient ignoré (bien au contraire: ils y insistent constamment), et rien ne permet d'affirmer non plus qu'il y ait eu malentendu de leur part parce qu'ils auraient interprété le comportement du roi selon un modèle grec (celui des relations d'hospitalité, marquées par la réciprocité): l'affirmation contraire repose en fait sur la confusion entre deux sens du mot grec *xenos*, qui peut désigner l'hôte que l'on reçoit ponctuellement (ce qu'a été l'ambassadeur spartiate) ou l'étranger avec lequel on a une relation d'hospitalité ritualisée et pérenne, faite d'engagement réciproque à s'accorder protection et soutien¹⁶.

Troisième et dernier exemple: selon certains, les dons du roi, cadeaux diplomatiques, auraient été compris à tort par les Grecs comme des actes de corruption¹⁷. Pourtant, si l'on passe en revue toute l'histoire connue des ambassades grecques qui se sont rendues à la cour perse, on observe qu'au contraire les Grecs ont rarement reproché aux ambassadeurs les cadeaux qu'ils avaient reçus et que le seul cas de condamnation pleinement établi est bien plutôt dû au résultat de l'ambassade, à sa non-conformité de fond aux instructions que l'ambassadeur avait reçues¹⁸. Les Grecs ont parfaitement compris que c'était un usage du roi de Perse de faire des cadeaux aux ambassadeurs¹⁹ et ils savaient tout aussi bien que les tentatives de corruption existaient, mais que les deux phénomènes ne se confondaient pas nécessairement.

Ces exemples donnent ainsi l'impression que des historiens de la fin du

xx^e siècle ont parfois hâtivement plaqué la grille interprétative du malentendu culturel sur des cas qui ne s'y prêtaient pas. C'est au point que le livre de Margaret Miller sur les relations culturelles entre Athéniens et Perses conclut un développement sur la communication linguistique entre Grecs et Perses en postulant que la « *cultural misapprehension* » était probablement inévitable pour des cultures aux structures sociales et politiques si différentes²⁰. Face à de tels risques de dérives, le salut semble pouvoir venir très simplement de l'examen scrupuleux de la documentation et de la banale confrontation entre hypothèse de travail et sources disponibles.

Malentendu et déformation polémique.

Une troisième et dernière difficulté est liée, cette fois, à la définition même du malentendu culturel. Comme on l'a dit plus haut, le malentendu est en principe non intentionnel et, de ce fait, il faudrait pouvoir le distinguer de ce qui relève de la déformation polémique (plus ou moins intentionnelle ou consciente)²¹. Or, les exemples rebatus de malentendus grecs sont presque toujours au service d'un propos polémique. C'est le cas, par exemple, quand le roi est représenté en position de dieu ou les sujets du roi donnés pour des esclaves: la polémique contre la nature du régime politique des Perses est le domaine le plus sensible dans la représentation grecque des Perses, qui repose en grande partie sur un contraste orienté d'ordre culturel et moral.

La parade semble ici élémentaire, puisqu'elle repose sur l'analyse critique du document, qui permet de prendre en compte les intentions de chaque auteur, de son cadre de pensée personnel et culturel, mais aussi du contexte d'énonciation de l'affirmation évaluée. Ainsi, quand « esclave » est employé pour désigner un dignitaire subordonné au roi, c'est dans un contexte littéraire où il s'agit de disqualifier le régime perse (pour le mépris dont il frappe des hommes de valeur) ou au

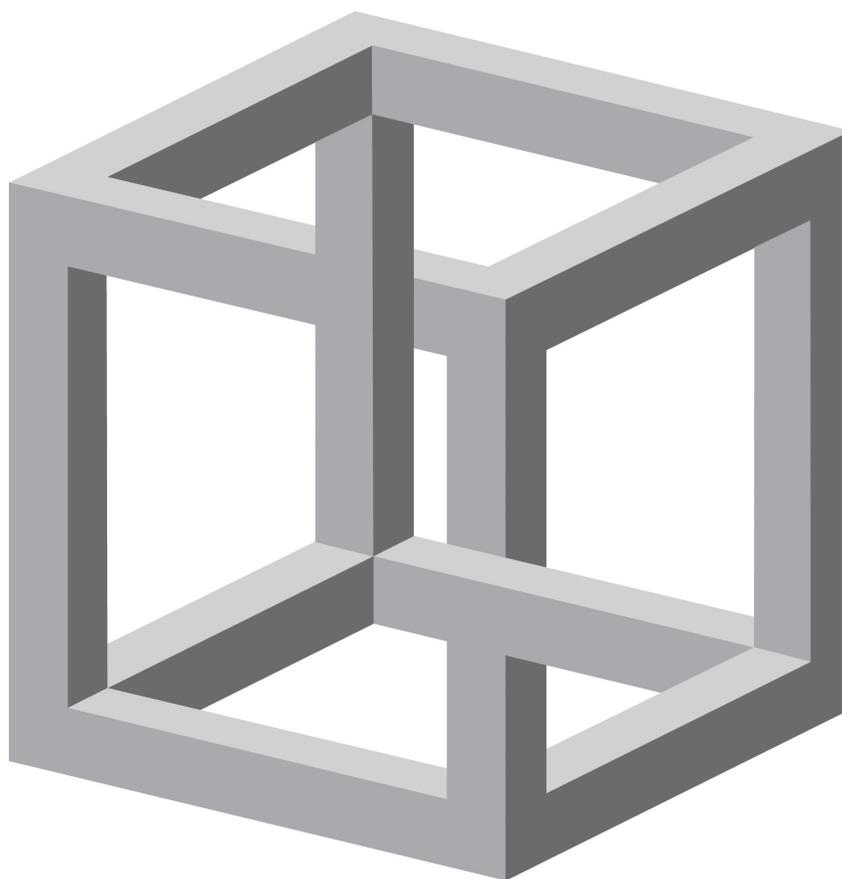
contraire de discréditer l'un de ses subordonnés, dont on entend alors souligner l'infériorité – méprisable – par rapport au roi²². Cela ne veut pas dire que le terme d'esclave traduise en l'occurrence un terme perse et résulte d'un malentendu culturel dû à la différence entre deux systèmes socio-politiques. Bien plus que l'incompréhension, ce sont les intentions polémiques qui sont le moteur de cette assimilation hâtive. La confirmation *a contrario* en est donnée par le fait qu'en d'autres circonstances – et parfois chez le même auteur, Xénophon, par exemple – certains Perses sont clairement représentés comme *faisant le choix* de la loyauté envers le roi, un choix dont la possibilité n'existerait pas si le Perse en question était réellement vu comme un esclave²³. La représentation des sujets du roi comme des esclaves est donc liée au contexte et à ce qu'entend y exprimer l'auteur grec.

Il faut cependant reconnaître qu'il n'est pas toujours aisé ni possible de faire le partage entre malentendu et interprétation tendancieuse: ça l'est d'autant moins que, bien souvent, l'interprétation n'est pas celle d'un témoin de première main. À supposer, donc, qu'il soit initialement possible d'opérer ce *distinguo*, l'interprétation peut fort bien changer de statut au cours de la transmission: ce qui était à l'origine un malentendu peut être reproduit ensuite afin de nourrir une polémique et, à l'inverse, il se peut qu'une représentation initialement malveillante entraîne ensuite de véritables malentendus.



Conclusion

Les malentendus culturels entre Grecs et Perses sont-ils donc des inventions modernes? Une invention moderne peut s'entendre ici en deux sens. Le fait de s'intéresser même aux malentendus reflète un intérêt moderne pour ce type de question. « Invention » se réfère alors simplement au type de questionnement et il est banal (et légitime), dans toutes les sciences, que de nouvelles approches et de nouvelles questions soient posées à chaque époque. Mais, une fois la question posée, la détection de malentendus est un autre niveau d'invention moderne possible. On l'aura compris : il ne s'agit pas ici de nier que des malentendus culturels aient pu se produire entre des Grecs et des Perses, mais de suggérer qu'il est souvent difficile d'en déceler des traces avérées dans la documentation disponible et que, dans certains cas, le recours même à la notion est en contradiction avec les sources disponibles. On peut se demander, du reste, si, dans le contexte des études postcoloniales, l'idée que les Grecs aient mal compris les Perses n'est pas apparue comme une opportunité séduisante de contester par l'exemple le statut de civilisation intellectuellement supérieure que les Grecs s'étaient en un sens arrogé aux dépens de ceux qu'ils appelaient les barbares. Il semble cependant que les représentations qui nous paraissent erronées s'expliquent avant tout par le souci grec d'afficher un contraste dans le domaine des valeurs morales et politiques, le plus souvent de manière à glorifier des valeurs grecques telles que la liberté. La dimension polémique des propos fait que la question de la compréhension passe au second plan. Pour toutes ces raisons, la notion de malentendu culturel ne peut être invoquée qu'avec précaution et il importe de préciser ses fondements documentaires et, le cas échéant, son caractère hypothétique, faute de quoi l'on s'expose à ajouter aux malentendus antiques d'autres malentendus, ceux-là purement modernes.



Bibliographie

- Bearzot C. (2008/2009), L'ambasceria ateniese a Susa (367 a.C.), *Hormos. Ricerche di Storia Antica*, n.s. 1, p. 101-110.
- Bichler R. (2000), *Herodots Welt. Der Aufbau der Historie am Bild der fremden Länder und Völker, ihrer Zivilisation und ihrer Geschichte*, Berlin, Akademie Verlag.
- Briant P. (1996), *Histoire de l'Empire perse*, Paris, Fayard.
- Briant P. (2006), Retour sur Alexandre et les *katarraktes* du Tigre: l'histoire d'un dossier (I), *Studi Ellenistici*, 19, p. 9-75.
- Briant P. (2008), Retour sur Alexandre et les *katarraktes* du Tigre. II (Suite et fin), *Studi Ellenistici*, 20, p. 155-218.
- Cool Root M. (2013), Defining the Devine in Achaemenid Persian Kingship: The View from Bisitun, in L. Mitchell et C. Melville (ed.), *Every Inch a King. Comparative Studies on Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds*, Leiden – Boston, p. 23-65.
- Gray V. (1989), *The Character of Xenophon's Hellenica*, London, The Johns Hopkins University Press.
- Jacob C. (1991), *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin.
- Kuhr A. (2007), *The Persian Empire. A Corpus of Sources from the Achaemenid Period*, New York – London, Routledge.
- Lenfant D. (2009), *Les Histoires perses de Dinon et d'Héraclide*, fragments édités, traduits et commentés, Paris, De Boccard, coll. Persika, 13.
- Lenfant D., ed. (2011), *Les Perses vus par les Grecs. Lire les sources classiques sur l'empire achéménide*, Paris, Armand Colin, coll. U.
- Lenfant D. (2012), Ctesias and his Eunuchs: a Challenge for Modern Historians, *Histos*, 6, p. 257-297. En ligne: www.histos.org.
- Lenfant D. (à paraître), Le satrape et l'Œil du Roi. Les hommes du pouvoir perse passés au filtre grec, in F. Colin, O. Huck et S. Vanséveren (ed.), *Interpretatio. Traduire l'altérité dans les civilisations de l'Antiquité*, Paris, De Boccard, coll. Études d'archéologie et d'histoire ancienne.
- Miller M. (1997), *Athens and Persia in the fifth century BC. A study in cultural receptivity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Mitchell L. G. (1997), *Greeks bearing gifts. The public use of private relationships in the Greek world, 435-323 BC*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Picard O., 1980, *Les Grecs devant la menace perse*, Paris, SEDES.
- Trüdinger K. (1918), *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Dissertation, Basel.
- Wiesehöfer J. (2006), *Das frühe Persien. Geschichte eines antiken Weltreichs*, 3. Aufl., München, Beck.

Notes

1. Cf. Kuhrt (2007), Lenfant (2011).
2. L'ouvrage le plus développé en la matière est, en ce qui concerne les Grecs (d'Athènes) et les Perses, celui de Miller (1997).
3. De par leur fonction symbolique, les documents témoignant de représentations perses des Grecs (inscriptions royales et iconographie des peuples sujets de l'empire) se trouvent impropres à attester des malentendus. Quant aux récits grecs sur les interprétations perses des usages grecs, ils sont suspects d'exposer en fait un point de vue grec à double tranchant. Ainsi du général perse Mardonios, qui, à en croire Hérodote (VII, 9), aurait tourné en dérision les pratiques guerrières des Grecs (le combat hoplitique), alors que ces derniers étaient appelés à l'emporter, ce que l'historien n'ignorait point.
4. Voir, par exemple, Trüdinger (1918), Jacob (1991, p. 63-72), Bichler (2000).
5. Lenfant (2009), p. 277-298. Voir aussi l'exemple de l'Œil du Roi interprété par Xénophon au rebours de l'opinion commune: Lenfant (à paraître), (3.1).
6. Briant (1996), p. 313: « On comprend aisément le contresens grec sur la divinité du Grand Roi » (l'historien invoque le protocole de cour rappelant sans cesse que le roi était un être à part auquel on devait respect et soumission).
7. Picard (1980), p. 204-206. Cf. Lenfant (à paraître), 1.2.
8. Mitchell (1997), p. 132 (*cultural misunderstandings*).
9. Mitchell (1997), p. 132.
10. Citons, parmi d'autres exemples de malentendus supposés, l'Œil du Roi, que les Grecs auraient compris à tort comme la désignation d'un dignitaire perse (Hirsch 1985, Lenfant [à paraître], 3.1; les *eunouchoi*, « eunuques », que les Grecs aunaient eu tort de prendre pour des castrats (cf. Lenfant 2012). Wiesehöfer (2006), p. 43, mentionne aussi l'échange de cadeaux, le rôle des banquets opulents ou la pratique de la thésauration.
11. Voir l'analyse de Briant (2006) et (2008) sur les *katarraktes* du Tigre.
12. Kuhrt (2007) p. 473-475. Cool Root (2013) suggère cependant que l'iconographie royale entretenait volontiers l'équivoque.
13. Lenfant (à paraître), 1.2, où l'on montre aussi les incertitudes sur l'interprétation de l'Œil du Roi comme étant le fruit d'un malentendu grec (3.1).
14. *Supra* n. 12.
15. *Supra* n. 6.
16. Mitchell (1997) me paraît ainsi se méprendre sur le sens de *xenos* quand elle dit que « Antalcidas was the *xenos* of the King and had certain expectations of the relationship » (p. 127) et que « Artaxerxes

called Antalcidas his *xenos* » (p. 132). Plutarque écrit en fait qu'il « faisait de lui son hôte » (*xenon epoieito*. *Artax.* 22, 6). Le terme désigne ici, selon moi, l'hôte qui se trouve reçu par le roi à plusieurs reprises, alors que Mitchell croit qu'il se réfère à une relation d'hospitalité codifiée. Cette dernière interprétation est d'autant plus invraisemblable que notre seule source, Plutarque, vise non pas à montrer qu'il y ait eu un malentendu dont Antalcidas aurait été la victime, mais au contraire qu'Antalcidas était un mauvais Grec qui a voulu collaborer avec les Perses au détriment de Grecs et qui a en fait choisi le mauvais camp tant sur le plan moral que stratégique, si bien qu'il a très mal fini.

17. Mitchell (1997) p. 132.
18. Il s'agit de la condamnation qui frappa Timagoras (Démosthène, *Couronne*, 31, 137, 191; Plutarque, *Pélopidas*, 30; *Artaxerxès*, 22, 12) et sur laquelle les auteurs anciens reflètent du reste des versions divergentes. Cf. Bearzot (2008/2009). On est surpris de lire chez Miller (1997), p. 129, que « A significantly new feature of fourth-century Athenian diplomatic relations with Persia was the frequency with which ambassadors were prosecuted upon their return, sometimes successfully, on charges of bribery ». En effet, les cas connus sont si rares qu'ils ne permettent pas de parler de « fréquence », ni *a fortiori* de déceler une évolution quelconque entre v^e et iv^e siècle.
19. D'après Plutarque (*Pélop.* 30, 8), Pélopidas sut accepter des cadeaux dans la mesure du raisonnable.
20. Miller (1997) p. 133. Ce postulat est d'autant plus surprenant en ce passage du livre, consacré à la communication linguistique, qu'on ne connaît aucun exemple de malentendu né d'une communication linguistique défectueuse. Ajoutons que les passages auxquels renvoie l'entrée d'*index cultural misunderstanding* sont parfois peu convaincants.
21. Cela explique sans doute le curieux oxymore dont use Miller (1997) p. 126, quand, à propos de l'interprétation de la prosternation par les Grecs, elle parle de contresens délibéré (*wilful misunderstanding*) du fait que ce geste sert à symboliser l'opposition entre liberté grecque et esclavage barbare.
22. Cf. Lenfant (à paraître), 1.2.
23. On songe au fameux dialogue entre Agésilas et Pharnabaze (Xénophon, *Helléniques*, IV, 1, 37), que Gray (1989), p. 55-56, commente à juste titre en ces termes: « A man so moved by the desire for honour could not properly be called a slave of the king when he so clearly was his own man and had the freedom of choice his reply indicated ».